

**Martin Heidegger**

PENSÉES  
DIRECTRICES

Sur la genèse de la métaphysique,  
de la science et de la technique modernes

INÉDIT



L'ORDRE PHILOSOPHIQUE

SEUIL



# PENSÉES DIRECTRICES

Sur la genèse de la métaphysique,  
de la science et de la technique modernes



*MARTIN HEIDEGGER*

# PENSÉES DIRECTRICES

Sur la genèse de la métaphysique,  
de la science et de la technique modernes

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR JEAN-FRANÇOIS COURTINE, FRANÇOISE DASTUR,  
MARC DE LAUNAY ET DOMINIQUE PRADELLE

SOUS LA RESPONSABILITÉ DE DOMINIQUE PRADELLE

OUVRAGE TRADUIT AVEC L'AIDE  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

L'ORDRE PHILOSOPHIQUE  
COLLECTION DIRIGÉE PAR MICHAËL FÆSSEL  
ET JEAN-CLAUDE MONOD

Titre original : *Leitgedanken zur Entstehung der Metaphysik,  
der neuzeitlichen Wissenschaft und der modernen Technik*

Éditeur original : Vittorio Klostermann

ISBN original : 978-3-465-03632-6

© Vittorio Klostermann GmbH, Frankfurt am Main 2009

ISBN 978-2-02-122119-0

© Éditions du Seuil, mai 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Avant-propos

«[...] il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire.»

La Bruyère, *Les Caractères*

L'ensemble de textes intitulé *Pensées directrices sur la genèse de la métaphysique, de la science des Temps modernes et de la technique moderne* a paru en 2009 comme tome 76 de l'Édition intégrale (*Gesamtausgabe*, noté en abrégé GA suivi du numéro de tome) des œuvres de Martin Heidegger publiées aux Éditions Klostermann à Francfort-sur-le-Main, et appartient à sa troisième section, qui rassemble les traités non publiés, les conférences et les pensées éparses. L'éditeur allemand, Claudius Strube, signale que les vingt-quatre manuscrits qui le composent proviennent des années 1935 à 1955, la majeure partie datant de la fin des années trente, et un unique feuillet, de 1958. Cet ensemble disparate a été réuni et découpé en trois sections consacrées à la genèse de la métaphysique, de la science et de la technique modernes. Quand il n'émane pas de la plume de Heidegger, le titre de chaque texte lui a été attribué par l'éditeur ; nous avons traduit en fin de volume les très brèves notices de ce dernier, qui indiquent la composition du manuscrit ou du texte dactylographié, et justifient les choix opérés (titre et division du texte).

La perspective générale de ces textes tient dans cette formule du cours *Die Frage nach dem Ding* : «c'est de la même racine, celle du mathématique au sens large, que sont issues la science de la nature, la

mathématique et la métaphysique des Temps modernes»<sup>1</sup>. L'optique est donc historique (*geschichtlich*), tâchant de saisir l'«histoire dans laquelle devient visible le mouvement de l'être»<sup>2</sup>. Aussi ces textes doivent-ils être lus en se référant au texte des *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*<sup>3</sup>, où a lieu une mutation du style du philosophe heideggérien et où s'amorce le tournant qui conduit de Heidegger 1 à Heidegger 2<sup>4</sup> : la question de l'être ne peut plus être désormais déployée au seul fil conducteur des existentiels constitutifs du Dasein, mais l'entente du sens de l'être s'inscrit dans une histoire dont l'homme n'est guère maître et à laquelle il peut seulement s'efforcer de correspondre. La première démarche requise par l'acte de philosopher est donc d'effectuer un saut : celui qui mène «jusque dans le domaine de l'histoire de l'être»<sup>5</sup>, qui est aussi l'histoire des interprétations du sens de l'être de l'étant par l'homme. Loin que la provenance de telles interprétations soit anthropologique, elles sont destinées par l'Être à l'homme, de sorte qu'à chaque sens époqual de l'être correspond une figure historique de l'homme (*Menschenwesen*) ; et elles possèdent une structure et un enchaînement propres que Heidegger s'attache à penser. L'histoire est ainsi celle du déploiement d'essence de l'Être à travers le mauvais destin qu'est l'histoire de la métaphysique, histoire de l'oubli croissant de l'être et de l'abandon de l'homme par l'être.

Lus dans cette perspective historique, les fragments sur la genèse de la métaphysique sont centrés sur la mutation subie par le concept de φύσις. Si, chez les penseurs présocratiques, celle-ci est un concept qui concentre la compréhension de l'être de l'étant, avec Aristote a lieu une mutation qui lui fait perdre sa force : elle devient un secteur particulier de l'étant opposé à celui des produits techniques, et pensée

1. Heidegger, *Die Frage nach dem Ding*, § 18f, GA 41, éd. P. Jaeger, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1984, p. 98 (trad. fr. O. Reboul et J. Taminiaux, *Qu'est-ce qu'une chose?*, Paris, Gallimard, 1971, p. 108).

2. *Loc. cit.*, GA 41, p. 100 (trad. fr., p. 110).

3. Heidegger, *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, GA 65, éd. F.-W. von Hermann, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1994 (trad. fr. F. Fédier, *Apports à la philosophie (De l'avenance)*, Paris, Gallimard, 2013).

4. Heidegger, *Brief an Pater William J. Richardson*, in *Identität und Differenz*, GA 11, p. 152 (trad. fr. J. Lauxerois et C. Roëls, «Lettre à Richardson», in *Questions IV*, Paris, Gallimard, 1976, p. 188, rééd. *Questions III et IV*, p. 348).

5. *Loc. cit.*, § 115, GA 65, p. 227 (trad. fr., p. 261).



à partir du paradigme de tels produits, qui sont les corrélats d'une position. Commence alors le règne de la *Machenschaft*, interprétation de l'être de l'étant sous le signe du faire.

La même optique régit les développements sur la genèse de la science moderne : elle appartient à un domaine de pensée époqual qui se distingue des domaines grec, romain et médiéval. Heidegger tente d'en penser non simplement l'essence, mais le déploiement d'essence (*Wesen* pris au sens verbal). Les sciences modernes correspondent au déploiement d'essence du sens d'être de l'étant comme *Gegenstand* (ob-jet constant de l'acte de représenter) à l'époque moderne de la métaphysique. Le type de pensée et de rigueur des sciences modernes se distingue donc de celui des sciences grecques, et trouve son expression métaphysique dans les *Regulae* de Descartes : délimitation d'un secteur d'objets, primat de la méthode, objectivation par saisie de constantes nomologiques, substitution de l'expérimentation à l'expérience, et idéal d'exactitude.

Cette même perspective régit les fragments sur la technique moderne : bien qu'ayant sa provenance métaphysique dans la conception grecque de la τέχνη, elle appartient à un espace hétérogène d'expérience et de pensée, où règne un nouveau déploiement d'essence époqual du sens de l'être. Le chemin à suivre conduit des phénomènes techniques observables (machines motorisées, machine à vapeur...) vers le *Wesen* de la technique, à savoir son déploiement d'essence destiné à l'homme par l'Être. S'il s'agit de penser le *Wesen* de la technique et non de décrire des dispositifs techniques, on est cependant loin de l'image d'Épinal d'un Heidegger indifférent aux phénomènes concrets : car c'est « la technique moderne des machines motorisées qui est l'élément inquiétant qui nous pousse à nous demander ce qu'est "la" technique »<sup>1</sup> ; Heidegger a lu un bon nombre d'ouvrages (notamment sur la machine à vapeur) et part des phénomènes observables, afin de conduire vers une autre Dimension : celle de l'histoire de l'Être et de l'*Ereignis*. Se pose en outre la question de savoir si la technique doit encore être appelée moderne et relève encore de

1. Heidegger, « Die Frage nach der Technik », in *Vorträge und Aufsätze*, GA 7, p. 15 (trad. fr. A. Préau, « La question de la technique », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 19).

l'époque du *Gegenstand* (objet constant de la représentation), ou si s'opère en elle une mutation historique conduisant à une nouvelle époque, où l'étant est à présent entendu comme *Bestand* (fonds mis à disposition pour une concaténation aveugle d'exploitation, de production et de consommation). Et la méthode de la méditation est de penser *wesenhaft*, en termes de déploiement d'essence, pour cerner ce qui, dans la mutation historique en cours, échappe à l'efficacité humaine : la technique n'est pas un ensemble de moyens aux mains de l'homme et subordonnés à ses fins, mais un déploiement d'essence anonyme qui requiert l'homme en vue de son décelement ; la pensée de Heidegger s'oppose ainsi à tout anthropologisme.

Cette traduction est l'œuvre d'un groupe de traducteurs : Jean-François Courtine a traduit les p. 3-85 et 383-394, Dominique Pradelle, les p. 87-189, Marc de Launay, les p. 191-281, et Françoise Dastur, les p. 285-379. J'ai revu et harmonisé l'ensemble et j'assume l'entière responsabilité des choix effectués et des défauts qui restent, tout en remerciant Jean-François Courtine et Françoise Dastur pour leur aide inestimable.

Les notes de bas de page qui ne figurent pas entre crochets sont des marginalia de la plume de Heidegger ; celles de l'éditeur allemand Claudius Strube figurent entre crochets droits [ et ] ; les nôtres, entre crochets anguleux < et >. La pagination de l'édition allemande est indiquée dans le corps du texte, en caractères gras et entre crochets droits. Les textes de Heidegger que nous citons sont retraduits par nous.

Conformément aux directives expresses de l'éditeur Klostermann, on ne trouvera ici que des notes réduites au minimum, et aucune présentation synthétique du contenu ni des enjeux philosophiques des textes – mais seulement, en fin de volume, les descriptions formelles de l'éditeur allemand C. Strube. Nos « Remarques sur la traduction de certains termes », destinées à guider la compréhension et à éclairer nos choix terminologiques, sont publiées séparément dans *Philosophie* n° 140 (2018), p. 73-92<sup>1</sup>, sous le titre « Remarques sur la traduction de certains termes heideggériens (en marge du tome 76 de la *Gesamtausgabe*) » ; nous invitons les lecteurs à s'y reporter.

Dominique Pradelle

1. Et disponible sur le site Cairn.info.

PREMIÈRE PARTIE

Traités et projets relatifs  
à la naissance de la métaphysique



# Quelques thèses directrices à propos de la naissance et de la disparition de la métaphysique

[3] Ἀλήθεια

Φύσις

Λόγος

Νοῦς

Ἔν

Ἰδέα

Οὐσία

–Ενέργεια Δύναμις

Κατηγορία

Ἔν

## **Μετὰ φυσική**

La métaphysique est la vérité de l'étant qui vient de l'Être et qui retourne à l'Être. Vérité signifie ici d'emblée le non-cèlement, pourtant eu égard à l'étant elle signifie ce qui retient l'étant comme tel hors du cèlement et le laisse être l'étant qu'il est. Le non-cèlement de l'étant est l'être, à savoir l'être pour autant qu'il laisse être l'étant. L'être, pour autant qu'il est la vérité de l'étant, vient de l'Être et retourne dans l'Être<sup>1</sup>. L'Être se donne donc lui-même librement et se dé-propre d'une certaine façon lui-même sans se dissoudre dans la nullité.

1. <Seyn. Cf. glossaire.>

En l'Être, il y a dé-propritation<sup>1</sup>. Celle-ci ne se déploie pourtant que là où sont propriété et appropriation<sup>2</sup>.

À l'être qui laisse être tout étant et [4] s'accomplit dans un tel laisser-être, ce laisser-être lui-même n'est cependant garanti que par l'Être.

Mais ni ceci, à savoir que l'être est par rapport à l'étant ce qui laisse être, ni cela, à savoir qu'un tel laisser-être est garanti par l'Être, ne parviennent au non-cèlement dans la métaphysique entendue comme vérité de l'étant. Oui, le trait distinctif de ce non-cèlement de l'étant consiste précisément en ceci que celui-ci, à savoir l'être, se donne comme le terme ultime vers lequel se tourne la pensée, en partant de l'étant comme tel, et qu'il se donne comme le terme premier à partir de quoi il faut que la pensée se tourne vers l'étant. Le Premier et l'Ultime de la pensée qui pense chaque fois l'étant, est pour la pensée ce qui se comprend de soi-même, de telle sorte que d'emblée et par la suite toute réflexion sur ce point se révèle tout simplement superflue.

### Naissance et disparition de la métaphysique

*Naissance*<sup>3</sup> : à partir de l'être-celé de l'essence non déployée surgir et se tenir, c'est-à-dire avoir la capacité de s'engager dans le cours conduisant à l'achèvement.

*Dis-paraitre*<sup>4</sup> : recueillir cet engagement et son cours en l'achèvement d'une différence<sup>5</sup> ; par conséquent, non pas le simple évanouissement dans le néant ; le cours complet : au terme, la quiétude où elle trouve le repos.

L'achèvement de la métaphysique est sa disparition. En disparaissant, elle ne s'évanouit pas, mais entre dans l'assomption<sup>6</sup> de son déploiement d'essence. C'est en lui qu'elle trouve sa permanence historique.

1. <Enteignung. Cf. «Zeit und Sein» : «L'Ereignis est en lui-même Enteignis» (trad. fr. J. Lauxerois et Cl. Roëls, « Temps et être », in Heidegger, *Questions III et IV*, p. 249).>

2. <Eigentum und Ereignung.>

3. <Entstehen. Littéralement: tenir sa stance à partir de... >

4. <Ver-gehen.>

5. <Austrag.>

6. <Verwindung.>

Naître et disparaître sont pensés à la mesure de l'histoire de l'Être et de l'avènement appropriant.

Penser clairement la nécessité de la métaphysique au sein de l'histoire de l'Être – sans que cela paraisse une dévaluation négative. Demeure certes ici le danger d'une sorte de construction historique dialectique [5], laquelle est pourtant impossible en vertu du déploiement d'essence de l'Être, si on le pense originellement.

Toujours plus hésitants deviennent le « dépassement » de la métaphysique et la pensée de ce dépassement, parce que le déploiement d'essence de la métaphysique et sa nécessité s'ouvrent-en-clairière avec la sérénité de l'Être.

Mais à un certain moment, il fallait d'abord qu'il y eût dégagement et questionnement après coup. Au commencement, herméneutique analytique de l'être-Là et *destruction phénoménologique*. Le cours qui s'engage dans le tournant de la docilité de l'écoute [?].

*Métaphysique* – dans son domaine, rien que des *contre-mouvements*. « Anti- » – empêtrement dans la technique et les affaires [?], et dans la volonté.

*Surgissement et surmontement de la métaphysique* – appartiennent à l'histoire de l'être, mais *chaque fois différemment*. « Technique ».

D'où la métaphysique prend-elle naissance ? Son déploiement essentiel advient pour la première fois dans la romanité.

Métaphysique : son aurore coïncide avec celle de l'être ; son dé-ploiement (Platon – Aristote) ; sa fixation dans l'élément de la romanité (*actio*) ; dans la fondation de la vérité de l'Être elle n'est pas mise à l'écart, mais *surmontée*.

*Le dépassement de la métaphysique, c'est l'assomption de l'oubli de l'être*<sup>1</sup>. Le dépassement ne met pas de côté la métaphysique, car l'assomption sauvegarde. L'oubli de l'être n'en est-il pas renforcé ? Oui, en un certain sens, dans la mesure où son déploiement

1. <Verwindung der Seinsvergessenheit.>

d'essence se trouve au sein de l'avènement appropriant en tant que dé-propréhension<sup>1</sup>. Le dépassement n'est pas effectué, mis en œuvre, entrepris. Il est destiné – il advient à son propre<sup>2</sup>.

*Laisser conduire notre essence dans le rapport d'appartenance selon la mesure.*

Qu'est-ce que notre essence ? (La mémoire au cœur de l'avènement appropriant.)

Quel est le rapport conforme à la mesure<sup>3</sup> ? (La pensée commémorante – le remerciement.)

[6] En quoi consiste la mesure ? (héritage et avènement appropriant)

Que signifie « se laisser conduire ? » (*délaissement* par noblesse)

Pourquoi rapport d'appartenance ?

La question est alors la suivante : qu'est-ce donc dans l'affirmative et la négative ?

La mesure n'est rien qui s'impose à nous « d'en haut » à titre d'idéal et qui exige une réalisation effective. Toute réalisation effective se règle sur l'idéal (*εἶδος* et *τέχνη*) et requiert l'effectuation (essai); elle stimule la volonté.

La mesure est le déploiement d'essence *lui-même* qui nous est approprié. Mais qu'est-ce en général qu'une mesure ? Mesurer ? Calculer ?

*Le rapport d'appartenance à l'Être provient de cet Être même en tant qu'avènement appropriant.* Adviennent d'abord en propre la mémoire en tant que séjour et la parole en tant qu'habitation.

*Mot et mémoire.*

À l'inverse toute « pensée », au sens du « repenser » en tant que calculer (*ratio* de la *certitudo*), ne vaut « rien de plus » que l'« agir », à savoir vouloir opérer et volonté.

Métaphysique : *εἶδος* – *ποίησις* (*ἐνέργεια* – à partir de l'*actio*) – *τέχνη*.

1. <Ereignis als Enteignis.>

2. <Ereignet sich.>

3. Le rapport d'appartenance à l'Être. <Nous traduisons donc ensuite, dans ce contexte, *Verhältnis* par rapport d'appartenance, et non simplement par rapport.>



## De la naissance de la métaphysique

Ce qui, *dans* l'ἀλήθεια et la φύσις, s'avance en présence et déploie sa richesse, qui demeure confiée à elle-même et de prime abord se lève à partir de soi-même.

Car en effet, d'un côté, l'ἀλήθεια n'est pas elle-même ouverte ni fondée comme ce qui abrite, autrement dit comme ce qui déploie d'abord en propre son essence, mais elle n'est ouverte qu'à titre de ce qui délivre. Ce qui vaut également, par suite, de la φύσις.

D'un autre côté, l'essence de l'homme n'est pas encore appelée en propre ni ajoutée dans la garde de la vérité de l'Être. Les deux sont le même dans la mesure où l'ἀλήθεια n'advient pas encore en propre comme l'Être même au sens de l'avènement appropriant, et par conséquent la garde de la vérité ne peut pas non plus, au titre de l'Être qu'elle est elle-même, s'ajouter proprement dans le déploiement d'essence.

[7] En sorte que la richesse de ce qui surgit dans l'ἀλήθεια et la φύσις domine en sa surpuissance l'homme qui, certes, dans le λόγος fait l'épreuve de l'être, mais sans pouvoir se tenir instamment et proprement dans la garde de la vérité<sup>1</sup>. L'homme doit résister à ce qui entre en présence (l'étant) à partir de lui-même, ce qui ne réussit que pour autant que l'homme s'adresse à l'être comme à ce qui, *au-delà* de l'étant entendu comme commun à tout parce que un-unifiant<sup>2</sup>, dirige à titre de but et le détermine comme issue dominante au sens de l'archi-cause<sup>3</sup> qui met à disposition.

L'être règne ainsi sur l'étant, dont la plénitude, prise au sens de la perceptibilité, s'adresse aux *sens* et demeure ce qui ressort immédiatement dans le paraître – ἐκφανέστατον – et en même temps, à titre d'étant proprement *étant*, cherche à se tenir dans l'être et y aspire – ἐρασμιώτατον. L'être même est pur surgissement dans le paraître en tant qu'il aspire à demeurer et reposer – τὸ καλόν; dans une autre optique, τὸ ἀγαθόν.

1. <Wahr-heit.>

2. <Eine-Einigende.>

3. <Ur-sache: il faut y entendre à la fois *Ursache* (cause), *ur-* (originaire) et *Sache* (chose).>

Ainsi, l'être devient un en-soi transcendant, et l'étant proprement dit. Et du même coup, l'«étant» devient ce qui est dépourvu d'en-soi et se trouve donc affecté d'un indice «négatif».

L'étant, en tant que ce qui est dépourvu de valeur, reste à présent en dessous de et à l'arrière de l'être.

La différence entre l'être et l'étant – elle-même privée de fondement et de champ d'application – ne s'insère pas dans le déploiement essentiel qui s'ouvre et se scinde parce que l'ἀλήθεια demeure en retrait, mais elle emprunte la figure de ce qui se distingue et s'élève hiérarchiquement. L'être est ce qu'il y a de plus haut, d'antérieur : la condition de la chose<sup>1</sup>.

Mais alors, *comment* l'être devient-il historiquement métaphysique ? Dans la mesure où l'ἀλήθεια s'éclairant à peine eu égard à l'occultation et au recèlement demeure elle-même celée et donc oubliée (le commencement *essentiel* de l'oubli de l'être) ; dans la mesure où en même temps l'essence de l'homme n'est pas requise en la garde de la vérité de l'Être ; où l'étant et l'homme en son être, posés dans le non-celé, se déploient dans le pro-cès et la pro-duction (ποίησις, τέχνη, ἐπιστήμη, αἴτιον) ; où, au sein de l'étant, le *caractère d'étant*<sup>2</sup> et l'étantité demeurent pourtant à titre de «ce qui déploie son essence<sup>3</sup>», [8] et dominant tout différemment et ainsi font ressortir la différence de l'ὄντως ὄν et du μὴ ὄν comme celle de l'être et de l'étant, et par là préfigurent le jointolement fondamental de la métaphysique.

Le trait fondamental de la métaphysique comme histoire de l'être consiste en ceci qu'ici l'être accède à la différence d'avec l'étant, mais que cette différence ainsi que les différents de la différence, à savoir l'être et l'étant, se trouvent déterminés comme ὄντως ὄν et μὴ ὄν – l'être : le proprement étant ; l'étant : le proprement non-étant.

Mais si c'est *ainsi* que la métaphysique prend naissance, demeure la question de savoir *pourquoi* elle est née. À supposer qu'il nous soit permis de poser une telle question, il importe alors de la déterminer encore plus précisément. C'est la question de savoir pourquoi

1. <das Bedingende des Dinges. Il faut entendre, dans *Bedingen*, *bedingen* (conditionner) et *Ding* (chose) : ce qui conditionne, et fait de la chose une chose.>

2. <Seiend.>

3. <das „Wesende“ : emploi verbal du terme *wesen*, que nous traduisons par *déployer son essence*.>

ἡ ἀλήθεια demeure celée eu égard à son cèlement et son abriement ? Pourquoi l'Être ne se décèle-t-il pas comme cèlement et abriement ? Pourquoi seul le dé-cèlement se dé-cèle-t-il, et seulement à titre de ce qui est dé-celé –, et ce de telle sorte que ce qui est ainsi dé-celé, à peine apparaissant et resplendissant, octroie aussitôt comme déploiement d'essence, à ce qui *se déploie en présence* comme tel, d'être l'étant ?

Pourquoi le cèlement et l'abriement sont-ils celés de telle sorte qu'un tel demeurer-celé est de toutes parts oublié par la métaphysique, car il demeure initialement non considéré ?

Pourquoi l'être ne vient-il au jour que dans un tel surgissement (φύσις), de telle sorte que celui-ci ne peut jamais déployer sa pleine essence, mais se retire devant l'οὐσία et se prête, grâce à elle, à sa transformation en ἐνέργεια ?

Pourquoi l'être persiste-t-il initialement en soi de cette manière-là ? Pourquoi s'épargne-t-il ainsi ?

Risquons une réponse qui ne peut alors sonner qu'ainsi : parce que l'être est déjà en tant qu'ἀλήθεια par trop en *excès* d'éclaircie et d'entrée en présence par rapport à l'être humain pour que celui-ci puisse correspondre purement et constamment à l'être même et habiter en cette parole.

Mais règne-t-il alors, en l'Être même, quelque égard pour l'homme ? Assurément. Mais en quoi l'Être est-il concerné par l'homme ? L'Être a-t-il besoin de l'homme ? Quand nous questionnons ainsi, nous questionnons encore au sens de l'être qui est issu de l'ἀλήθεια, sans [9] cependant méditer aussi ce qui est ici décisif : à savoir que, précisément dans ce commencement, l'Être se tient en soi et, s'épargnant ainsi lui-même, témoigne en même temps du trait qui le rapporte essentiellement au déploiement d'essence de l'homme, sans pour autant que cette attestation puisse dès le début être connue et éprouvée.

À l'être appartient un égard vis-à-vis du déploiement d'essence de l'homme, de manière si essentielle que nous ne pensons même plus l'Être quand nous disons « l'être » et, ce faisant, désignons – seulement à côté et par surcroît – l'homme comme quelque chose de tout autre et de détaché. « Être », en tant qu'avènement ap-propriant<sup>1</sup>, est

1. <Er-eignis.>

l'avènement du déploiement d'essence de l'homme qui l'approprie à la garde de la vérité<sup>1</sup> – laquelle, en tant qu'abritement du cèlement, laisse advenir à son propre le dé-cèlement, et tient à l'abri en soi, comme étant sa propriété, le non-cèlement, l'éclosion et l'entrée en présence.

Parce qu'il appartient à l'Être d'user de l'être-humain, l'être initial, l'ἀλήθεια, est déjà l'envoi destinal d'un tel *user de* l'homme – en avoir besoin – au sens du ménagement initial, de la préparation || ζῶν λόγον ἔχον.

Ce qui, dans l'ἀλήθεια *doit* offrir un *surcroît* de lumière<sup>2</sup>, ne consiste pas dans l'éclaircissement du non-cèlement, mais dans le sur-éclaircissement de l'être-celé, du cèlement et de l'abritement qui s'y déploient – sur-éclaircissement qui est nécessairement aveuglant, et apparaît ainsi plus obscur que cette obscurité interne à la clarté et à l'éclaircissement accessibles.

### Le concept métaphysique de commencement

« Le commencement n'est commencement que dans la mesure où il n'est pas ce qui doit être à proprement parler, l'étant véritable et en soi » (Schelling, *Les Âges du monde, Sämtliche Werke*, I, tome VIII, p. 220)<sup>3</sup>.

« Mais dans le vouloir en général réside seule la force d'un commencement » (VIII, 224)<sup>4</sup> – Cf. Vouloir est l'être-originaire. Traité sur la liberté<sup>5</sup>.

1. <Wahr-heit.>

2. <das Zu-lichtende : le zu- peut signifier l'excès ou le surcroît, ou un impératif (ce qu'il faut..., ce qui doit...); lichten signifie à la fois éclairer et ouvrir en clairière.>

3. Schelling, *Die Weltalter; Fragmente*. <Heidegger cite ici l'édition des *Œuvres complètes* de Schelling par Karl Friedrich August Schelling (1856-1861), qui, tant que l'édition historique-critique de l'Académie des sciences de Bavière n'est pas achevée, continue de servir d'édition de référence.>

4. <F. W. J. Schelling, *Les Âges du monde*, trad. fr. P. Cerutti, Paris, Vrin, 2012, p. 59.>

5. <F. W. J. Schelling, *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, in *Œuvres métaphysiques*, trad. fr. J.-F. Courtine et E. Martineau, Paris, Gallimard, 1980, p. 137. Cf. Martin Heidegger, *Schelling. Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*, trad. fr. J.-F. Courtine, Paris, Gallimard, 1977, p. 166 sqq.>



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CPI-FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 122118 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE